



pleinecran.fr
contact@plein-ecran.fr

LE GRAND
PALACE
SAUMUR RIVE DROITE

www.lepalacesaumur.fr

l'imagin'R
Réseau des bibliothèques
Communauté d'agglomération
Saumur Val de Loire

www.bibliotheques.agglo-saumur.fr
mediatheque.saumur@agglo-saumur.fr

JE VOIS ROUGE de Bojina Panayotova (2017)

Mardi 21 mai à 20h30
En présence de la réalisatrice



Bojina Panayotova exhume le passé soviétique de ses parents à travers une enquête fantasque. Par Aurélien Milhaud

Bojina a 8 ans lorsque tombe le mur de Berlin, ses parents quittent alors la Bulgarie pour s'installer à Paris où elle grandit et étudie, d'abord la philosophie puis le cinéma à la Fémis. Quand elle retourne 20 ans plus tard dans son pays, la société est en pleine effervescence. Les manifestations s'intensifient pour dénoncer les collusions entre la Mafia locale et le milieu politique. À travers des slogans explicites, "ordures rouges", le mouvement populaire accuse la classe politique dirigeante d'avoir recyclé son vieux régime soviétique. Cette première confrontation avec la jeunesse Bulgare qui se retourne vers son passé pousse Bojina à faire de même en interrogeant sa propre enfance soviétique.

Avec ses grandes lunettes et son attitude fantaisiste, la jeune réalisatrice endosse le rôle de l'enquêtrice 2.0. Mais en empruntant la piste familiale, Bojina Panayotova se retrouve face à la réticence de ses parents à parler d'une période qu'ils préféreraient laisser derrière eux. Les activités au sein du parti, les liens avec la police secrète, très vite l'enquête intimiste glisse vers le film d'espionnage. La réalisatrice s'en amuse avec une certaine espièglerie. Le film joue avec les fantasmes convoqués par cet imaginaire soviétique qui s'immisce dans les interstices laissés par les secrets d'une époque trouble. L'utilisation de la musique, le montage qui alterne entre prises de vues documentaires et images d'archives, participent à créer cette porosité entre les genres.

Bojina Panayotova utilise le réel, l'ordinaire, qu'elle transforme en matière cinématographique. Lorsqu'elle se concentre sur le cas de sa mère, celle-ci entre dans le film comme un véritable personnage de fiction, presque romanesque. Charismatique et mystérieuse, là encore ce sont les fantasmes et l'imaginaire cinématographique qui façonnent l'archétype en investissant les vides à combler.

Et tandis que l'intrigue progresse, la position de Bojina se radicalise. L'objet de sa recherche vire à l'obsession psychanalytique. Les champs contre champs par skype deviennent des scènes d'interrogatoires de plus en plus intrusives. L'investigation que mène Bojina prend des allures d'inquisition et la recherche intimiste des débuts se change en quête cinématographique totalitaire. Au delà des secrets à découvrir dans les archives de la stasi bulgare, l'intérêt du film se cristallise sur ce conflit générationnel qui prend forme entre la jeune femme et ses parents.

L'univers fictionnel mis en place se fracasse contre la complexité des rapports humains. Tout à coup le système cinématographique se fissure et la vérité ne peut survenir qu'à l'extérieur de ce cadre. Les parents désertent les plans du film de leur fille, c'est comme s'ils fuyaient une nouvelle fois la tyrannie d'un système moraliste. Portée par un élan absolutiste, Bojina fait l'expérience de sa propre part despotique en employant des méthodes proches de celles qu'elle dénonce.

Cette manière d'utiliser sa vie, l'intime, comme matière première cinématographique n'est pas sans rappeler le l'œuvre de Chantal Akerman. Plus récemment on pense à Carré 35 d'Éric Caravaca, où l'on retrouve ce même mouvement qui part de la mythologie familiale pour relier la grande Histoire. Une étude de cas macroscopique pour mieux comprendre les drames individuels à la lumière de l'époque qui se dessine. Ou bien c'est l'inverse, comprendre l'époque à travers le prisme humain. Dans les deux cas la mécanique d'incarnation y est fascinante.

<https://www.leblogducinema.com/critiques/critiques-films/je-vois-rouge-une-enquete-intimiste-critique-875269/>

Votre film s'interroge sur la façon dont votre famille s'est comportée pendant les années de dictature communiste en Bulgarie. Qu'est-ce qui a déclenché l'envie de faire ce travail aujourd'hui ?

Tout est parti d'un foulard rouge qui a réveillé en moi une nostalgie. J'ai 40 ans, j'appartiens à la dernière génération qui est née sous la dictature et s'est préparée à entrer dans les jeunesses communistes. Cela représentait une étape très importante pour chaque enfant. J'avais 8 ans à l'époque. Une cérémonie validait notre admission à l'issue de laquelle nous recevions un foulard rouge. Et puis, le mur de Berlin est tombé à quelques heures de la cérémonie, du coup, je n'ai jamais eu ce foulard. Il est resté pour moi comme un fétiche bizarre. Il y a quelques années quand j'ai voulu revenir en Bulgarie pour y habiter, cette histoire de foulard m'est revenue. Outre l'aspect nostalgique de cette entreprise, il y a aussi une réalité plus cruelle. Le pouvoir en place aujourd'hui est lié à celui d'avant. Les anciens réseaux de la police secrète sont devenus une mafia qui dirige le pays.

Pourquoi partir de votre propre histoire familiale ?

Je suis persuadée que plus on descend au plus profond de soi-même plus on rejoint les autres. C'est paradoxal mais c'est ce qui s'est produit avec ce film. Pour preuve, les réactions que sa sortie a suscitées en Bulgarie. Beaucoup de jeunes se sont reconnus dans ma démarche. C'est la première fois qu'un film envisage ce passé de façon aussi personnelle et introspective, avec cette volonté de ne pas juger mais de comprendre. J'ai reçu beaucoup de témoignages de gens qui ont décidé de rouvrir les vieux dossiers pour se confronter à leur propre passé.

Quel souvenir gardez-vous de la Bulgarie de votre enfance ?

Une image forcément idéalisée. Le communisme était très présent dans l'éducation des enfants. Cela passait par toutes sortes d'activités. Il y avait aussi un décorum impressionnant, des chansons qui donnaient l'impression d'appartenir à un grand tout. La notion de propagande n'entrait pas en ligne de compte dans nos esprits d'enfants. Ce pays, c'est aussi celui que mes parents voulaient quitter. Un an après la chute du mur nous sommes partis en France. Ils pensaient que ce serait temporaire. Nous sommes finalement restés afin que je puisse suivre des études convenables. Comme de nombreux fils ou filles d'immigrés, j'ai eu un besoin très fort de revenir à la source de mes origines, d'où l'idée, voire le prétexte, de faire ce film...

Aviez-vous conscience que votre film deviendrait une enquête sur le passé de vos parents, un film d'espionnage à la première personne ?

Je savais qu'une zone d'ombre existait mais je ne savais pas quel rapport cela pouvait avoir avec ma vie. J'ai essayé de ne rien préméditer afin que les choses qui pouvaient advenir nous transcendent tous. Le film devait être le témoignage d'une transformation. Le deal de départ était de faire du cinéma direct. Tout devait être pris sur le vif.

La présence de la caméra est comme une arme braquée contre les gens que vous filmez. N'aviez-vous pas peur de la violence d'un tel procédé ?

Ce film est l'aboutissement d'un long processus. C'est le fruit d'une prise de conscience sur le pouvoir réel de la caméra. Qu'est-ce que la caméra pouvait révéler de moi en tant que cinéaste mais aussi en tant que fille ou petite fille des gens que je filme ? Ces questions m'obsédaient. La caméra permet d'aller dans des extrêmes. Des comportements se trouvent soudain exacerbés par sa seule présence. Les choses sont dites avec plus d'intensité et de force. Le documentaire flirte ici avec la fiction, chacun joue un rôle et une partie de lui-même prend le dessus sur tout le reste. La caméra pouvait aussi rendre visible la ligne de séparation entre les générations. Tout ça se catalyse autour d'elle. Les pays qui essaient de se reconstruire après une dictature traversent un moment de dépression où deux clans, deux générations, se séparent. La manière de cheminer là-dedans, c'était de partir d'un territoire familier...

Votre mère est très présente dans le film, parfois comme une complice, à d'autres moments comme une contradictrice. Comment ont évolué vos rapports ?

Une fois le tournage achevé, elle a d'abord refusé que le film se fasse puis a voulu intervenir au montage. Finalement, elle a écrit un roman avec sa propre version des faits. C'est à partir du moment où elle a effectué sa propre démarche intellectuelle que nous sommes devenues vraiment complices et qu'elle m'a soutenue. Ma mère a compris avec le recul certains comportements, comme cet ancien amoureux qui avait subitement cessé d'avoir de l'ambition et a commencé à stagner. Elle ne se doutait pas qu'à l'époque les autorités communistes pouvaient briser la vie des gens et décider de les exclure de la société en stoppant net leurs projets.

Il y a une séquence où votre mère vous demande de cesser de filmer. Vous faites mine d'éteindre la caméra mais continuez discrètement avant qu'elle ne le remarque... La confiance est difficile à installer...

En réalité, ma mère ne m'a jamais pris la main dans le sac. J'ai certes continué à enregistrer à son insu mais elle ne m'a pas surpris. Au montage, j'ai pensé que ce serait mieux si elle s'en rendait compte, cela accentuerait notre dualité. Nous avons donc enregistré sa voix où elle m'interpelle. La preuve que nous étions toujours à la lisière du réel et de la fiction.

<https://www.cnc.fr/cinema/actualites/comment-bojina-panayotova-a-enquete-sur-le-passe-de-ses-parents-dans-je-vois-rouge> 981138

Fiche réalisée par

l'imagin'R
Réseau des bibliothèques
Communauté d'agglomération
Saumur Val de Loire

